

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 22 (1884)
Heft: 19

Artikel: Histoire d'un pantalon
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-188240>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

se y'é batolhi tant qu'ora dè cllião z'afférès, l'est tot bounameint po vo conta sta z'ice que montré que quand on a dè l'idée on pão repondrè sein avái tant recordâ.

A la vesita de stu sailli, lo régent qu'avái bin expliquâ ai z'einfants ti cllião novés z'afférès d'ora, demandé à n'on bouébo :

— Pourquoi, quand on met du lait chaud et pur dans un vase, la crème se forme-t-elle à la surface?

— C'est paceque le fritier ne pourrait pas aller écramer à fond du bagolet, repond lo bouébo.

Histoire d'un pantalon.

Un peintre étranger, qui paraissait vouloir étudier nos paysages, et disant s'appeler de Carotin, était depuis plusieurs semaines dans un hôtel de Genève, mangeant et buvant bien, dormant mieux, mais peu soucieux d'acquitter sa note. En vain, le garçon la lui avait présentée à diverses reprises, il en avait toujours remis le paiement à un lendemain problématique.

Le maître d'hôtel, qui avait conçu des doutes sur la solvabilité de ce personnage, résolut d'en finir; et comme il craignait que son débiteur, qui, pour tout gage, n'avait que ce qu'il portait sur lui, ne disparût un beau matin, il dit au garçon : « Jean, tu brosses chaque jour les effets de ce monsieur ? Eh bien, demain matin, de bonne heure, tu lui retiendras son pantalon. Il faudra bien alors, s'il veut sortir, qu'il s'exécute. »

Le lendemain matin, le peintre s'éveilla vers dix heures. C'était son habitude, à ce cher homme, de dormir la grasse matinée. Il jette les yeux sur sa garde-robe et, n'y voyant pas son pantalon, il comprend les desseins de son hôte :

— « La bonne affaire ! s'écrie-t-il en sautant à bas du lit. Je n'aurais jamais changé de maison, mais puisque la voilà réglée maintenant... »

En un tour de main, il est habillé. Les bottes sont hautes, son pardessus très long. Il se boutonne bien. Le voilà dans la rue.

Une demi-heure plus tard, notre artiste était installé à la pension **, dans une excellente chambre, où il se faisait servir à déjeuner, puis à dîner.

Le soir venu, il dépose ses effets à la porte pour qu'on les lui brosse et s'endort d'un sommeil calme et profond.

A huit heures du matin, on frappe à la porte. C'est le garçon qui lui rapporte ses effets tout propres, ses bottes bien luisantes.

— « Et mon pantalon ? fait-il.

— Votre pantalon ! répond le garçon, mais il n'y en avait pas !

— Quel scandale ! mon pantalon ! On m'a volé mon pantalon !

Et le peintre s'agitte, il crie, il tempête. En vain, le garçon veut-il lui présenter une observation. Il continue à vociférer. Il ne veut rien entendre.

— En voilà une baraque ! c'est indigne ! abominable !

Dans la maison, tout le monde est aux écoutes dans les couloirs. Le patron, à son tour, arrive tout essoufflé. Qu'y a-t-il donc ? Que s'est-il passé ? A

aucun prix, il ne veut d'un pareil scandale dans sa maison.

— Votre pantalon ! on vous l'a égaré, dites-vous ! Eh bien, c'est bon, on vous le remplacera, mais, de grâce, cessez vos cris.

— Oui, mais il y avait soixante francs dans une poche.

— Eh bien, on vous remettra vos soixante francs, mais finissons-en. »

Le peintre eut ainsi un pantalon neuf, plus soixante francs. Seulement, il paie cela bien cher aujourd'hui, attendu qu'il a été mis en état d'arrestation pour faits d'escroquerie.

CHEZ MON FUTUR

IX

— Vous comptez épouser le vicomte ! interrompit la baronne croyant trouver dans ces conseils une intention intéressée.

— Je ne le reverrai plus, madame.

— Oh ! ni moi non plus, mademoiselle.

Et la baronne ajouta avec animation :

— C'est là le plus piquant de l'aventure. A vouloir courtiser deux femmes à la fois, on risque de n'obtenir ni l'une ni l'autre. Moi, je ne m'exposerai plus à la jalousie de mon mari. Une nouvelle scène comme celle qui vient d'avoir lieu me tuerait. Vous, vous jugez avec raison que la conduite du vicomte est inqualifiable. Solliciter votre main alors que, tout dernièrement encore, il me jurait... Faisons un serment, Emmeline, voulez-vous ?

— Lequel ?

— Celui de ne jamais revoir le vicomte.

— Je viens de vous dire que telle est ma détermination, répliqua Emmeline avec impatience.

— Puis, comme pour justifier son air préoccupé :

— Je dois vous prévenir que mon frère va arriver, reprit-elle, il m'a amenée ici ; il en est sorti pour réparer un oubli, mais il ne saurait tarder maintenant. Voyez si vous voulez l'attendre.

— Vous êtes accompagnée de votre frère ! s'écria la baronne. Et vous me laissiez il y a un instant vous accuser d'être venue seule ! Oh ! je vous comprends. Mademoiselle de Nacqueville n'avait pas de comptes à me rendre ! Mademoiselle de Nacqueville se place assez haut pour braver la médisance et ne daigne donner à personne des explications de sa conduite ! Adieu. Je vous remercie de m'avoir avertie que votre frère va arriver. Non, certes, je ne veux pas le voir. Ma présence ne manquerait pas de l'étonner. Elle lui fournirait matière à des commentaires sans fin. Quelle heure est-il donc ?

La baronne se rapprocha de la cheminée.

— Elle va reprendre sa lettre, pensa Emmeline.

Cette supposition était toute naturelle. La première chose à faire en effet, puisque Christine rompt toutes les relations avec le vicomte, c'était de supprimer le billet qu'elle lui avait écrit et qu'elle avait déposé dans le socle de la pendule Louis XIV.

Emmeline, par discrétion et générosité, se retira dans l'embrasure d'une fenêtre. Elle était censée ignorer qu'un billet fut caché là, elle voulut accorder à la baronne toute la latitude de le retirer sans avoir à en rougir. La jeune fille cependant, tout en ayant l'air de regarder dans le jardin, suivit du coin de l'œil tous les mouvements de la jeune femme, qui, au lieu d'enlever le papier, s'assura seulement par un coup d'œil rapide, qu'il était toujours là, bien caché.

Puis la baronne traversa le salon pour gagner la porte, en adressant quelques mots d'adieu à Emmeline.